

# **BONHEUR DE TRANSMETTRE, BONHEUR DE TRADUIRE**

Texte communiqué par  
**Yves de La Monneraye**

Titre de l'auteur  
Ex-formateur IUFM  
NANTES  
Novembre 2022

Comme beaucoup, je crois, longtemps j'ai pensé qu'il fallait chercher le bonheur. L'idée que je m'en faisais, celle d'un bien-être total et durable, qui de plus me viendrait de l'extérieur, me laissait en fait peu de chance de l'atteindre. Trouver le bonheur c'était un peu comme accéder au paradis dont Freud nous dit qu'il est « *la somme des fantasmes de toutes nos enfances* ». Jusqu'à ce que je m'aperçoive que cette recherche même m'empêchait de l'éprouver. Il m'a fallu renoncer à cette perfection attendue et me rendre compte que le bonheur n'excluait pas le malheur mais plutôt le côtoyait inexorablement et que l'aptitude au bonheur était plutôt une disposition intérieure qui ne se révélait que lorsqu'on avait accepté de lâcher quelque chose du rêve de l'enfant.

Pour s'ouvrir à la vie on ne peut éviter de se confronter à la question de la perte, et s'ouvrir à l'autre c'est affronter la séparation. Mais s'il y a un enchantement du monde de l'enfance, il y a aussi une saveur particulière au désenchantement qui nous ouvre au bonheur ordinaire de vivre – avec les autres. Si j'essaie de repérer ce que fut pour moi ce bonheur ordinaire dans ma vie professionnelle, je crois pouvoir dire que ce fut le bonheur de transmettre. Le bonheur ordinaire lorsqu'on est enseignant ou formateur comme je l'ai été, c'est d'être au cœur d'une relation à un savoir que l'on transmet à des êtres humains qui en le découvrant grâce à nous se découvrent eux-mêmes. C'est le bonheur de tenir une place qui permet que s'effectue un passage, une transformation. Car dans la transmission, il y a une rencontre humaine, pour une part même humanisante : le savoir transmis permet la joie commune du savoir partagé, mais il y a aussi toujours une perte. Ce savoir que je transmets à l'autre, je ne sais pas ce qu'il va en faire, je ne le contrôle pas, il m'échappe. Cet autre comme sujet fait ce qu'il veut de ce que je lui apprends : il peut comprendre autrement que moi, il peut me surprendre, me contredire ou encore ne rien me dire en retour. Cette perte est nécessaire pour qu'il y ait vraiment transmission d'un savoir entre des sujets autonomes et non simplement un savoir que l'on partage comme à regret dans la crainte qu'il soit dévalué par celui qui le reçoit.

Ce bonheur de transmettre doit s'assumer dans une certaine solitude en même temps que dans une certaine ouverture pour rendre possible le bonheur de recevoir. Pour vivre le bonheur de recevoir il faut se sentir libre de faire ce que l'on veut de ce que l'on vous donne : le prendre ou le laisser. Alors seulement peut commencer le bonheur d'apprendre, c'est à dire de faire sien, de traduire pour soi ce savoir qu'un autre a lui-même d'abord fait sien puis a pris le temps et le soin de traduire pour vous. Il faut avoir appris à accepter la solitude pour connaître le bonheur de transmettre du savoir sans chercher à capter celui à qui on le transmet : on insiste beaucoup sur la communauté des chercheurs, de ceux qui partagent le même savoir, sur ce qui fait chapelle, en quelque sorte ! Or pour moi, le vrai bonheur n'est pas d'être là « tous ensemble ! tous ensemble ! », mais plutôt de savoir que là-bas, un autre à qui je pense, existe et que de temps en temps on se fait signe sur nos chemins respectifs. Des rencontres viennent scander des absences plus ou moins longues : avoir été un instant essentiel ensemble et repartir de son côté chacun pas tout à fait seul, car l'autre est à l'horizon.

Je parle de traduire, pour soi, pour l'autre, car l'acte de traduire me paraît présenter beaucoup d'analogies avec l'acte de transmettre. Ainsi, dans un récent numéro de la revue Conférence Patrick Reumaux propose en introduction à une traduction de poèmes de Salvatore Quasimodo écrivain et poète sicilien du siècle dernier, une réflexion tout à fait éclairante à cet égard. Ce qui rend tout à fait passionnant le propos de Patrick Reumaux, c'est que les poèmes de Quasimodo qu'il s'attache à traduire sont eux-mêmes des traductions de poèmes de Sappho de Lesbos, la poétesse grecque de l'Antiquité. Patrick Reumaux s'en prend aux traducteurs qui par humilité sont dans la plainte permanente de ne pas réussir à éviter de trahir le texte original et son auteur. Il ouvre son article par cette image cruelle du vieux chien d'un de ses amis qui, après avoir été surpris par son maître à égorger des poules « *sortit de sa niche à reculons, offrant son arrière-train à la raclée, couvert de honte, comme un honnête traducteur surpris la main dans le sac.* » Patrick Reumaux reproche à ces traducteurs de concevoir la traduction comme une copie qui doit être aussi conforme que possible à son modèle ce qui la rendra vraie. Or, à ses yeux, une traduction n'est ni vraie ni fautive, elle est bonne ou mauvaise. « *Non, la traduction n'est pas un travail et les traducteurs ne sont pas des esclaves. La traduction est une œuvre et les traducteurs sont, au sens plein du terme, des créateurs. Il y a, dans l'acte de traduire, « quand le jour est en fleurs », une allégresse, une joie, une légèreté, une danse, une ivresse procurée par le texte d'origine d'où, à chaque coup de thyrses, jaillit une fontaine de miel, le nectar qui coule dans la langue étrangère.* »

Ainsi, par exemple, le poème suivant de Sappho, suivi d'une traduction déjà ancienne d'Ernest Falconnet :

*έσπερε, πάντα φέρων, ὅσα φαίνολις έσκέδασ' αγως,  
φέρεις οἶν, φέρεις αίγα, φέρεις ἄπυ ματέρι παιδα.*

« *Hespérus, tu apportes avec toi tous les bonheurs : tu nous annonces l'heure de vider les coupes ; tu ramènes les troupeaux à la bergerie et la jeune bergère auprès de sa mère. Hespérus, tu rassembles tous les êtres que l'Aurore avait dispersés par le retour de sa lumière.* »

est-il traduit par Salvatore Quasimodo de la façon suivante :

Quanto disperse la lucente aurora

*Espero, tutto riporti*

*quanto disperse la lucente Aurora :*

*riporti la pecora*

*riporti la capra*

*ma non riporti la figlia alla madre*

Poème que traduit à son tour en français Patrick Reumaux :

Tout ce que disperse la brillante aurore

*Hespéros, toi qui ramènes tout*

*ce que disperse la brillante Aurore :*

*ramène la brebis,*

*ramène la chèvre,*

*mais ne ramène pas la fille à sa mère.*

Scandale ! Peut-on aller jusqu'à dire le contraire du texte original ? La question est ouverte : à chacun de se laisser guider vers sa lecture singulière : qui de Falconnet, de Quasimodo et Reumaux fait le mieux revivre pour lui le poème de Sappho ! En ce qui me concerne, j'ai choisi !

Au traducteur qui bat sa coulpe parce que traduire c'est trahir correspond l'enseignant pour qui transmettre le savoir à ses élèves est inévitablement le dégrader. J'en ai rencontré au cours de ma carrière qui pensaient avec tristesse qu'ils étaient condamnés à trahir leur discipline « parce que l'on ne peut faire vraiment des mathématiques avec des élèves de sixième ». Ce qu'ils vivaient était le malheur d'avoir à transmettre. Et pourtant, si l'on connaît ce bonheur de transmettre, il irradie une bonne part de la vie, et pas seulement professionnelle. En lisant, en visitant une exposition ou en écoutant un conférencier, j'ai souvent éprouvé le double plaisir de découvrir quelque chose qui me passionnait et me donnait aussitôt l'envie de penser à ce que je pourrais inventer pour en transmettre quelque chose à mes élèves ou à mes stagiaires. Bien sûr le quotidien n'est pas fait que de bonheur, j'ai connu comme tout le monde l'appréhension de certains cours, la lassitude de certaines préparations, l'ennui de certaines corrections et tout ce qui fait l'ordinaire de l'enseignant, mais plus profondément, je crois pouvoir dire que ce bonheur de transmettre quelque chose d'important et qui pouvait être utile ne m'a jamais quitté.

Evidemment, pour cela il faut aimer transmettre ; plus : aimer ceux à qui l'on transmet. Cette idée n'a pas bonne réputation aujourd'hui parmi les enseignants et moins encore parmi les formateurs : au mieux elle est considérée comme une vision éculée du métier, au pire une conception dangereusement perverse. Et pourtant... Peut-il y avoir bonheur sans amour ? Il est vrai que le bonheur n'a pas meilleure presse dans ce métier ! La difficulté, pour chacun est de vivre ce paradoxe qu'il n'y a pas d'amour sans autre et que cet autre, par son altérité même vient altérer la conception du bonheur paradisiaque, cette « *somme des fantasmes de toutes nos enfances* » dont parle Freud. Au fond, le bonheur de transmettre, comme le bonheur de traduire, ne consiste-t-il pas avant tout se laisser traverser par le bonheur de vivre et faire passer ? Ce bonheur de vivre, qui est l'aptitude à se rendre disponible à la sorte de plénitude que l'on éprouve aux moments qui se présentent. Montaigne écrit à la fin des Essais : « *Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos. Toutes autres choses, régner, thésauriser, bâtir, n'en sont qu'appendicules et adminicules pour le plus.* » Montaigne dont je me récite ce qui me paraît être la formule la plus pertinente du bonheur lorsque la nuit je reste éveillé : « *Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors* ». J'aurais aimé pouvoir ajouter : et je m'endors. Hélas non ! Mais l'insomnie n'est plus tout à fait insomnie.

Yves de La Monneraye

**DÉBUT**

▲  
▲ ▲  
site <http://probo.free.fr>